

# L'uniforme du soldat danois et autres équipements de terrain personnels lors de la campagne de 1864

par AN Hvidt  
(Chakoten 1967/3)

## L'état qualitatif et quantitatif du patrimoine

L'uniforme (et en général "l'équipement personnel", constituant aujourd'hui principalement ce qu'on appelle "l'équipement standard"), qui était réglementé pour nos soldats pendant la campagne de 1864 et pour plusieurs troupes pendant le séjour à et devant la position de Dannevirke à l'hiver 1863-1864, mesuré à la fois à l'aune de l'époque et des époques ultérieures, peut être qualifié d'adéquat dans sa norme, bien qu'une seule carence ressorte fortement, alors qu'en même temps on peut dire que les carences existantes dans les stocks au moment de la mobilisation n'étaient pas supérieures à ce qu'ils pouvaient être couverts, et ont été couverts dans un délai raisonnable, ce qui ne doit cependant pas échapper au fait que, surtout en janvier-février 1864, l'affectation tardive des fonds a mis à nu certaines parties du personnel de l'armée à des difficultés déraisonnables.

Lorsqu'il a fallu mettre à nu les raisons de l'affaiblissement de la résistance physique des troupes, qui est devenue un facteur important dans la décision d'évasion de Dannevirke, tout cet ensemble d'équipements, ainsi que les problèmes de restauration, ont fait l'objet d'une enquête très approfondie. , dont les résultats ont été trouvés dans le "Rigsrådet's Folketingsudvalgs Report" du 18 août 1864." La révélation par ce rapport de dispositions malheureuses, respectivement de lacunes qualitatives et quantitatives plus tangibles dans l'équipement de l'armée, ainsi que des propositions qu'il contenait pour la répartition et l'utilisation les plus opportunes des opportunités disponibles, a cependant provoqué un compte rendu très prudent du 24 octobre, donc de le chef de l'intendant de l'armée, intendant général UC c. Schmidten.

D'après ses déclarations, il apparaissait que presque toutes les lacunes devaient être attribuées à des sommes qui avaient été attribuées trop tard; cependant, il a souligné que presque toutes les troupes étaient allées sur le théâtre de guerre raisonnablement équipées de tout ce qui appartenait à la norme de l'époque. D'autre part, il s'est avéré que le manque de dynamisme, d'initiative, d'imagination et de joie de responsabilité de la part de nombreux militaires avait causé aux forces bien plus de souffrances qu'un équipement inadéquat, et que certaines dispositions tactiquement incorrectes avaient également contribué à ces épreuves.

## Des préparations qui ont fait l'objet d'un grand intérêt

Un bref examen de l'ensemble de l'état des munitions de l'armée au début de la mobilisation à la fin de l'année 1863 peut donner une impression de l'actif et du passif à ce titre.

L'examen ne comprend que la "tenue", c'est-à-dire l'équipement, l'équipement dont le soldat dispose de nature purement "passive" pour se protéger des intempéries et du terrain, dans une certaine mesure aussi des rigueurs de la bataille elle-même. Il s'agira ainsi de tout ce qui concerne son uniforme, ses sous-vêtements, ses fournitures de nettoyage de toilettes et de restauration, son équipement personnel de repos et les moyens d'emballage et de transport pour celui-ci. Ce groupe n'inclut donc pas les armes avec accessoires de toute sorte ou autre matériel "actif".

L'équipement passif du soldat sera et a toujours été plus « au vent » que l'actif, pour la seule raison que les proches du soldat sont naturellement plus intéressés par ses chances de survie et les possibilités de ne pas trop « souffrir » lors d'une campagne que dans sa performance active en tant que soldat, et dans la population, il y aura naturellement aussi une plus grande compréhension des conditions vestimentaires et de restauration que des sujets militaires réels.

Ces choses donneront toujours lieu à des discussions et ont fait bien plus pendant et après la campagne de 1864, car il s'agissait d'une campagne d'hiver, avec les grandes demandes qui en résultaient précisément pour le museau.

Une évaluation juste des conditions doit inclure une évaluation de ce qui avait été déterminé comme nécessaire pour nos soldats en termes d'habillement, etc., sur le terrain par rapport aux normes correspondantes, en partie chez nos adversaires, en partie dans d'autres armées européennes, toutes sur la base des conditions techniques du moment (et dans cette mesure aussi tactiques) des options.

Exceptionnellement, l'idée peut être poursuivie jusqu'à nos jours avec l'expérience acquise entre-temps, surtout dans les cas où aucune difficulté économique, technique ou tactique ne s'y est opposée.

## Les problèmes de l'infanterie demandaient le plus d'attention

En 1863/64, l'ordre de bataille de l'armée était fortement dominé par l'infanterie. En août 1863, la force d'une mobilisation avait été calculée à env. 45 000 combattants + 3 000 non-combattants - conducteurs de train, infirmiers, agents de bord et "travailleurs militaires". Lors de la mobilisation, il y aurait un manque d'embouts buccaux et généralement "d'équipement passif" pendant env. 20% de cette force - pour les non-combattants à 100%.

Sur les 45 000 combattants, 35 000 hommes étaient des fantassins, le reste se répartissant entre 1 500 cavaliers, 4 500 artilleurs et 500 soldats du génie.

Même pendant les mois d'automne, il n'y avait pas d'autres moyens que les moyens ordinaires pour constituer les stocks manquants, et ils pouvaient à peine suivre l'usure des forces de paix en service.

Ce n'est qu'à la mi-décembre 1863 que les premières subventions extraordinaires arrivèrent et que le dépôt militaire (terme à l'époque de ce que nous appelons aujourd'hui "la Direction du matériel de défense") put commencer les travaux d'approvisionnement à grande échelle nécessaires pour couvrir immédiatement le pire manquant. Mais - comme si souvent avant et si souvent depuis - l'argent est venu si tard que les possibilités de remédier aux carences étaient limitées. Ce n'est pas tant, comme en 1914 et 1939, l'approvisionnement en matières premières extérieures qui échoue, que la faible capacité industrielle du pays, qui s'affirme dès que les demandes dépassent ce que les tailleurs et cordonniers peuvent faire. Ainsi, la mise à disposition de 10 000 intendants de Tornyster pose les plus grandes difficultés - la capacité totale des autres étant au départ de 300 par mois - . plus tard env. 2400.

## Le règlement de muselière de 1863

La base de l'ensemble du plan d'équipement était un règlement uniforme publié en 1863, qui détaillait en détail ce dont chaque soldat devait être équipé lorsqu'il se rendait sur le terrain.

Les listes ne variaient pas beaucoup d'un type d'arme à l'autre, bien que les cavaliers devaient disposer de plusieurs étuis pour fumer et garder le cheval, dont le fantassin était de toute façon totalement exempté.

Il sera donc raisonnable, avec la prédominance précitée de l'infanterie qui caractérise l'armée, de revenir sur les points principaux de la tenue du fantassin.

Un tel examen est grandement facilité par le fait qu'en 1864, il n'y avait pas de "spécialistes" dans le régiment - tout le monde était habillé, équipé et formé de la même manière, les seuls qui s'écartaient sensiblement de la norme étaient les officiers, qui ne portaient pas "des vêtements délivrés", mais que leurs tailleurs privés les habillent et que leurs préposés portent ce dont ils avaient besoin dans le régiment pendant la marche, le repos ou le bivouac pour le confort, à savoir un manteau et une couverture, un "sac de voyage" - ce qui serait de nos jours appelé sac à bandoulière ou sac à dos - avec des articles de toilette, des chaussettes supplémentaires et quelques articles de papeterie ainsi qu'un "tejne" - un panier en osier avec un couvercle - dans lequel la "nourriture naturelle" de l'officier, du pain, une bouteille de vin, des ustensiles de cuisine et de cuisine ont été apportés. Le garde, avec le sonneur de cor, était en fait le seul "spécialiste" des unités d'infanterie non armé de fusils !

# La composition de l'embout buccal

Le règlement uniforme de 1863 établit pour le fantassin un uniforme de campagne composé des parties uniformes suivantes :

- chapeau de campagne 1), bleu, bas
- rembourré avec blason ombré, double boutonnage, bleu
- foncé avec col rouge miroir deux paires de pantalons cape
- bleu clair, noir/gris ceinture en cuir noir, bottes mi-longues,
- que le soldat lui-même devait apporter à sa réunion à l'armée
- et se maintenir.

a) Les articles de toilette et de toilette comprenaient tout ce qui concerne les soins de la personne, les vêtements et le cuir, y compris les chaussures. Mais la réglementation ne mentionne rien sur le matériel de rasage, bien qu'expressément un miroir ! Le soldat devait - comme c'était encore le cas aujourd'hui - s'occuper lui-même de ces affaires, dont certaines lui avaient été confiées lors de la réunion en tant que recrue. Que seule une minorité disposait de ces éléments lorsqu'ils ont été appelés à la mobilisation, cela va sans dire.

Le règlement uniforme stipulait que chaque soldat devait toujours recevoir un jeu supplémentaire de semelles et de patchs avec les outils de réparation nécessaires pour pouvoir effectuer les semelles et les patchs arrière. Cette réglementation témoigne des nombreux savoir-faire que la société paysanne primitive de l'époque, dans laquelle se recrutaient les soldats de l'armée, maîtrisait. Les temps ultérieurs ont, comme on pouvait s'y attendre, centralisé cette partie de l'entretien de l'anneau buccal sur le terrain.

b) Les fournitures de restauration comprenaient uniquement une bouteille de campagne (verre avec couvercle en cuir), une cuillère, un couteau pliant et une bouteille de schnaps. On peut difficilement compter un "sac à pain" en toile blanche porté sur l'épaule droite dans une lanière de cuir sous un rabat en toile noire comme appartenant à ce groupe, puisque lesdits sacs à pain servaient à bien d'autres choses que le pain (et autre restauration) , c'est pourquoi ils sont répertoriés dans les moyens de garnissage et de guidage au titre de l'aide à la capacité de la tour.

## C. Équipement de repos

ne figurait pas dans le règlement. Selon l'opinion de l'époque - et elle persista longtemps - on ne songeait pas à donner au soldat une couverture pour s'envelopper la nuit en hiver, quand on portait le manteau qui servait à cet effet en été. équipé en permanence, comme l'un pour l'uniforme d'hiver adapté au climat danois.

Cependant, ce manque a conduit à une série d'improvisations.

Le froid rigoureux qui s'installa en décembre-janvier 1863/64 fit qu'en partie grâce au "Det militaire Vardepot" et en partie grâce à des collections privées, l'armée de Dannevirke reçut une certaine quantité de couvertures, qui cependant était loin d'être équivalente à la troupe force. Alors que le quartier-maître soutenait qu'il s'agissait d'"équipements de caserne" et qu'ils devaient rester dans les camps et les établissements qui servaient d'occupation, la plupart des bataillons considéraient les couvertures fournies et données à titre privé comme les vêtements personnels des soldats en question, c'est pourquoi dans plusieurs fantassins unités qu'ils ont enfilées autour du nid épineux lorsque vous avez déménagé, afin de pouvoir en profiter sur les gardes de terrain et dans les bivouacs, où ils étaient, après tout, encore plus les bienvenus qu'à l'intérieur, où il y avait cependant un abri contre la pluie , neige et vent.

De plus, certains non-combattants ne pouvaient pas recevoir de cape et étaient donc réglementés (temporairement) avec une couverture à la place. Ce côté de l'anneau buccal était donc caractérisé au plus haut point par la non-uniformité.

Les drapeaux de tente individuels n'ont pas été introduits, ni par nos adversaires ni par nous 2) - bien que le premier lieutenant E. Bretton du 18e régiment d'infanterie ait déjà publié en 1862 à ses propres frais un "script de bataille" élégamment illustré qui s'agissait vigoureusement pour l'introduction de tels drapeaux. En même temps, on est allé

un autre soumet dans "Tidsskrift for Krigsvæsen" fortement pour la même idée - conçue d'une manière différente; mais environ 3 générations ont dû s'écouler avant que nous équipions nos soldats d'imperméables pouvant servir de pièces de tente (1948).

Comme mentionné, les Autrichiens et les Prussiens ne les ont pas utilisés non plus, mais les ont introduits dans les années 1890. En 1864, ils étaient la norme en France et dans certaines parties de l'armée britannique.

#### d) L'équipement de combat

Ce groupe d'agents protecteurs contre l'effet ou les conséquences de l'effort d'armement de l'ennemi, qui comprend aujourd'hui des équipements de protection d'une importance vitale tels que casques, masques contre les gaz volatils, pommades avec des agents de guerre ABC liquides, filets d'obscurcissement, paquets de bandages, pénicilline, etc., étaient en 1864 pour l'infanterie limitée à un cartable en toile avec "charpi" - une forme de dispute - que le soldat blessé devait coller dans une plaie pour tenter ainsi d'arrêter l'hémorragie. Ce n'est qu'immédiatement avant la Première Guerre mondiale que nos soldats ont fait coudre des pansements individuels dans leurs uniformes.

Les casques de la cavalerie - plus précisément ceux des régiments de dragons - étaient cependant des moyens de protection sur un pied d'égalité avec les casques d'acier de nos jours, seulement avec la tâche plus modeste de protéger la tête du cavalier contre les coups de sabre - pour lesquels ils étaient par ailleurs parfaitement adaptés.

La marque personnelle, qui fait aujourd'hui également partie de ce groupe, n'était pas connue en 1864.

#### e. Moyens d'embouchure, d'emballage et de guidage

Ceux-ci consistaient - comme aujourd'hui - en un matériau d'emballage plus grand - le tornyster - et un plus petit - le sac à pain (voir ci-dessus). Avec ces deux cas, tout le personnel non préparé a été rationné. L'équipage monté avait les soi-disant sacs à manteaux en tissu absorbant plus ou moins l'eau attachés à l'arrière de la selle pour les vêtements supplémentaires, les articles de toilette, de nettoyage et de restauration.

Comme mentionné, la fourniture du nombre nécessaire de tourelles a causé des difficultés considérables. Il n'y avait pas de type réellement approuvé, car ils utilisaient simplement le stock de matraques en peau de phoque sans cadre provenant de la première guerre du Schleswig et de la période précédente, complétées par des matraques en cuir de veau capturées du modèle allemand / Holstein. Lorsqu'en janvier 1864, les 10 000 pièces susmentionnées devaient être demandées à la hâte. à condition de plus, il fallait renoncer à presque toute exigence d'un modèle assimilable aux deux types en usage et se contenter de ce qu'on appelait, dans le langage de l'époque, « une sorte de sac de voyage à 2 bandoulières ». Aujourd'hui, on dirait "sac à dos" (sans véritables options d'attache de cape).

Les 3 modèles étaient cependant également applicables [3](#)) dans le système d'emballage que l'armée avait adopté immédiatement avant et principalement mis en œuvre pendant la guerre de trois ans pour remplacer le mode de transport utilisé auparavant pour l'emballage de l'équipement et des munitions des fantassins et des chasseurs matériaux.

Pour les troupes montées ou en marche de véhicules, il n'y avait pas de véritables problèmes d'emballage, ne transportant qu'une arme à blanc plus une bouteille de campagne et un sac à pain.

Le système d'emballage lui-même a été conçu par le major brandebourgeois Vierschow.

Le principe principal était que la sangle de transport épéreuse était reliée à la ceinture à l'avant, qui gagnait ainsi tellement de soutien qu'il était possible d'y placer quelques sacs pour les munitions de fusil, les armes de poing et une bouteille de terrain, ainsi - en dehors de la sangle du sac à pain - évitant d'avoir 1 sangles contraignantes et oppressantes sur la poitrine. Cela a en outre permis d'obtenir un sac qui ne glissait pas devant le soldat lors de mouvements rapides, car son poids principal sur le dos (tourelle) et le poids principal à l'avant (les cartouches) se maintenaient en équilibre sur l'épaule .

Ce système de portage, qui, dans sa forme originale, était utilisé à la maison jusqu'à la Seconde Guerre mondiale comprise, avait cependant l'inconvénient que dès que la tourelle était posée - et c'était quelque chose que les gens aimaient faire, car son

le contenu principal n'était pas ce dont le soldat avait besoin tous les jours - alors le support pour les poids lourds de la ceinture avait disparu. Et l'évacuation sans Thornyster était, entre autres, pendant le siège de Dybbøl, l'habituel pour l'infanterie.

Si le manteau n'était pas porté - c'est-à-dire pendant la journée pendant les mois chauds de l'année - il était porté enroulé en forme de fer à cheval sur le sommet de la tour. Étant donné que les tourelles de la guerre de trois ans n'étaient pas équipées d'options pour fixer le manteau sur les côtés, comme le manteau en 1848-51 était porté enroulé dans une flaque d'eau au-dessus de la tourelle, une soi-disant "courroie porte-manteau" a été utilisé, qui agrippait les deux extrémités du manteau et les maintenait jusqu'aux côtés de la tourelle au moyen d'une sangle de liaison qui était tendue entre elles le long du bas de la tourelle [4](#).

Cette méthode de camouflage, qui était en usage dans l'armée jusqu'en 1938, était très imparfaite et lente à utiliser, ce qui, soit dit en passant, n'est apparu qu'une seule fois - lors de l'alerte des troupes au repos sur les Als dans la nuit du 29 juin.

## Tant le système que les fonds ont donné lieu à peu de plaintes

Un examen critique de la réglementation ne nous donne droit ni à ce dernier ni aux autres domaines de critiques sévères - même si quelques points particuliers doivent être soulignés. C'était et devait être une faiblesse importante de tout le système qu'il était entièrement laissé au soldat de se procurer des sous-vêtements (en 1864, cela ne comprenait plus qu'une chemise et une paire de bas - les maillots de corps et les pantalons étaient inconnus) et notamment avec les bottes appartenant au "sous-blindage", dont dépendait entièrement la capacité du soldat à marcher et donc à combattre, sans parler de sa santé.

La seule raison pour laquelle le système était inutilisable était que, même s'il rencontrait des bottes utilisables lors de la mobilisation, les autorités militaires devaient de toute façon fournir une compensation si les bottes se cassaient pendant la guerre, et une compensation pour les sous-vêtements, etc. devait également être préparée.

Lors de la mobilisation, ils étaient conscients de cette situation, mais la plupart des cas manquaient de réponse adéquate aux demandes qui survenaient rapidement. Pendant toute la guerre, les difficultés de démarrage étaient presque plus grandes que les difficultés avec les questions d'uniformes réelles - encore une fois en raison de la faible capacité industrielle du Danemark à l'époque.

Ce n'est que pendant la Première Guerre mondiale que l'armée elle-même a repris l'approvisionnement en bottes des soldats, mais il fallait que la Seconde Guerre mondiale soit derrière vous avant qu'il en soit de même pour les sous-vêtements et les chaussettes, et ce n'est que très récemment que le régime a été étendu au matériel de cirage (des vêtements), ainsi qu'en la 100e année de la campagne de 1864, les soldats eux-mêmes ne sont tenus de "soigner" que leurs fournitures de toilette (qui, en termes de remplacements sur le terrain, doivent également être préparé dans l'armée elle-même).

### Le manque d'ustensiles de cuisine et de couverts pour une personne

Dans un autre domaine, la ligne choisie pour la norme de muselière a dû causer des difficultés. Contrairement à nos adversaires, le soldat danois ne disposait d'aucun type d'ustensiles de cuisine ou de cuisine individuels. Et ce malgré le fait que les expériences de la guerre de Trois Ans, notamment de l'hiver 1850/51, avaient fortement mis en évidence la nécessité de ce vêtement.

Dans les années 1830, il y avait eu une série de discussions animées dans la presse commerciale militaire sur la question de savoir s'il serait préférable de cuisiner dans un navire pour un ou dix hommes, et ce malheureux soit-ou, qui même alors aurait dû être décidé par un les deux et, s'est soldée par la suppression d'un stock initial de marmites individuelles. Pendant la guerre de trois ans, les troupes se sont plaintes de ne jamais avoir les ustensiles de cuisine prêts lorsqu'elles se rendaient au bivouac ou le soir, elles devaient attendre l'arrivée de l'entraînement avec travail de nuit associé pour faire cuire les aliments ; tout comme l'accès pour brasser une boisson chaude en dehors des heures de cuisson officielles et lorsque les postes et les patrouilles étaient seuls a conduit à l'utilisation des bouteilles de champ d'étain de l'époque, qui ont été en grande partie détruites par cette utilisation. Mais hormis le remplacement des bouteilles en étain par des bouteilles en verre (en 1852), qui ne permettaient pas l'ébullition, rien ne vint de plaintes et de souhaits entre les deux guerres.

Il doit sembler complètement insondable à la plupart des gens qu'ils n'aient pas déjà clairement réalisé à l'époque ce que signifiait et signifiait pour les soldats de caractère danois un atout moral et préservant la discipline, l'accès facile à une boisson chaude à toute heure de la journée.

Alors que le nettoyage de la portion du dîner d'aujourd'hui par 10 bouches différentes de la même bouilloire de dix hommes est largement tombé naturellement au type de soldat primitif de l'époque - la méthode a été utilisée dans l'armée dans certaines unités de troupes jusqu'en 1916 (!) - le manque des bouilloires individuelles a été plus que palpable, car la bouilloire, qui "était toujours avec les troupes" lorsque la formation de cuisine ne pouvait pas atteindre les nombreux postes avancés dispersés devant la position ou pour des raisons tactiques s'était retirée et n'a pas profité aux troupes bivouacantes derrière la position - surtout après le déclenchement des hostilités le 1er février. Pendant la retraite, où les troupes et l'équipement ont été totalement séparés - dans certains cas pendant près d'une semaine - la perte <sup>5</sup> était également palpable, et une chasse générale pour toutes les casseroles et poêles portables à Sundved en a été le résultat.

Pendant le siège de Dybbøl, la distribution de bière chaude, qui était initiée chaque matin aux troupes glaciales qui passaient la nuit dans les positions déracinées et en lambeaux, causa la plus grande difficulté - mais ce n'est qu'en 1889 que les bouilloires individuelles commencèrent à introduire, pour l'instant uniquement pour l'infanterie, les autres canons ne sont arrivés qu'en 1916 !

## Les parties uniformes manquantes - vues dans leur contexte plus large

Les difficultés qui surgirent rapidement et impitoyablement lorsque l'armée passa sur le pied de guerre ne vieillirent pas bien longtemps.

Il existe de nombreux exemples d'une armée se déplaçant avec son équipement dans le meilleur ordre, pour voir rapidement la splendeur s'effondrer. En 1864, on peut presque parler du contraire, car l'intendant réussit avec une puissance étonnante à remédier en peu de temps à toutes les carences importantes, en partie par quelques habiles improvisations. Le plus grave était que presque tous les non-combattants devaient se rendre sur le théâtre de guerre en civil ! Dans le cas des artilleurs, il a fallu un certain temps avant que tout le monde ait un manteau - un vêtement non négligeable pour un artilleur lors d'une campagne d'hiver. Mais le soldat de l'époque, qui, grâce en partie à la répartition professionnelle de la population et en partie au permis de "poste", était dominé par un type rural robuste, n'a guère souffert autant qu'un des citoyens sociaux d'aujourd'hui de la vie confortable d'une grande ville aurait souffert dans cette situation.

Le fait que, dans certains cas, des chemises féroïennes ou des "chemises habillées" moins pompeusement équipées (chemises uniformes courtes à simple boutonnage contrairement aux armoiries) aient été portées sous le manteau appliqué en permanence n'a guère été un inconvénient en dehors de ce que cela a signifié psychologiquement que le soldat ne soit pas en uniforme lorsqu'il (dans le quartier, par exemple) a enlevé son manteau. Mais au printemps, lorsque les manteaux ont été jetés, tous ces défauts avaient été lissés.

Il y a eu une controverse considérable sur les "manteaux bleu clair", qui pendant de nombreuses décennies après la campagne étaient encore au centre de la critique publique de l'équipement des troupes en 1864.

Ces capes étaient distribuées après que toutes les capes gris-noir aient été distribuées, et servaient ainsi à habiller les cohortes de renfort appelées pour la dernière fois en janvier (soldats de la 9e à la 16e cohorte renvoyés chez eux). Lorsque les renforts sont allés aux régiments du Schleswig, ils étaient naturellement classés dans les différentes compagnies - il n'était ici question que de l'infanterie - qu'ils allaient stationner en fonction du nombre de personnes manquantes dans les subdivisions concernées. En conséquence, ces « oubliés », comme les surnommaient immédiatement l'argot des soldats, se distinguaient fortement dans la société autrement sombre, et ils se considéraient, à tort ou à raison - quelque chose a probablement été dit à ce sujet selon l'expérience militaire commune - en particulier exposés aux intérêts de l'ennemi pendant l'échange de tirs.

D'où les critiques féroces et les nombreuses paroles amères à propos de ces manteaux, qui, soit dit en passant, étaient de fabrication récente et d'un tissu bien meilleur que les gris.

Vu avec les yeux de nos jours, il semble étrange que l'intendant de l'armée, qui s'était procuré ces manteaux

pour les routes au milieu d'une période où aucun autre tissu n'était disponible, n'avait pas pensé à le re-teindre avant qu'il ne soit traité. Il semble encore plus étrange qu'il n'y ait pas eu d'échange de capes dans le régiment, de sorte que toutes les capes bleu clair ont été rassemblées pour habiller une certaine compagnie - et ont ainsi évité le danger qui est toujours d'avoir des gens dans la ligne de feu dans un de la grande quantité d'uniforme exceptionnel. Mais le mythe selon lequel il s'agissait de vieilles capes de cavalerie ou de "pardessus" bleu clair d'avant la 1ère guerre du Schleswig n'avait rien à voir avec cela.

## L'efficacité de l'embout buccal dépend de l'entraînement

Cette tenue physique et définitive des troupes lors d'une campagne - surtout en hiver - n'est plus seulement une question d'adéquation et de présence du matériel, mais également de formation des troupes à sa bonne utilisation et, à ce titre équipements " passifs ", sur leurs " habitudes de terrain " et la capacité des chauffeurs à improviser et à profiter de chaque occasion pour offrir aux soldats la protection et peut-être le confort qui peuvent être arrachés à la nature - surtout quand il fait rude et hivernal du froid.

Ici, les conditions dans l'armée en 1864 laissaient beaucoup à désirer, et il ressort clairement des enquêtes de la "Weakness Commission" que les difficultés ont été considérablement accrues en raison de l'incapacité des troupes à "s'intégrer" et de leurs chefs. imagination et sens des responsabilités peu développés, on pourrait apporter aux soldats les petits reliefs qui rendent supportable la vie de campagne. De nombreuses années après l'annulation de tous les grands exercices axés sur le terrain dans un style plus large, l'habitude de s'accrocher aux établissements de caserne avec le temps passé en service de garnison formel et aux exercices avait détruit les opportunités de la longue période d'entraînement pour donner - en particulier l'infanterie - un attitude nécessaire sur le terrain face aux exigences de la guerre.

Le Directoire de l'Armée avait, par exemple, derrière le Dannevirkestilling fournissait tous les stocks nécessaires de carburant et de matériel de bivouac - mais la capacité d'improviser la collecte et l'utilisation de ces stocks, dont la présence avait été annoncée, n'était pas présente. Même les meilleurs uniformes et capes ne peuvent empêcher les soldats de geler si un commandant de compagnie hésite à collecter les réserves de carburant et de provisions qui sont maintenant nécessaires pour réchauffer les soldats dans le froid hivernal - et ce qui manquait, c'était des ustensiles de cuisine (bouilloires pour un seul homme ) beaucoup de porc pouvait être rôti sur un bâton au-dessus d'un feu de sentinelle, qui, selon les possibilités de l'époque, pouvait être allumé n'importe où le long des fronts la nuit des deux côtés, qui ne pouvaient normalement pas s'atteindre avec les canons à courte portée du temps.

Mais trop souvent ni vivres, ni carburant, ni paille de camp ne sont ramassés, même par les bataillons dans les zones où se trouvent les ravitaillements, au grand étonnement compréhensible de l'intendant. Peu de gens pensaient que la nourriture et les boissons chaudes dans le froid hivernal accomplissaient plus que le système vestimentaire le plus luxueux.

De grands stocks de planches pour les casernes restaient intacts, tandis que les troupes alarmées passaient les nuits dans la neige et le grésil au-dessus des piles; la crainte de s'attaquer à l'équipement d'autres autorités était plus grande chez les officiers de l'époque que la compréhension de ce que l'on peut exiger de l'insouciance à la guerre pour maintenir le physique des troupes et donc le moral au maximum. En quelques instants, de tels empilements de planches auraient pu devenir des toits grillagés ou des huttes dans lesquelles les troupes bivouaquantes auraient pu trouver refuge.

Alors, que ce soit ce qu'il sera - le jugement de la "créature buccale" elle-même, telle qu'elle a été portée, ne peut que tomber en faveur de ses pères.

Des observateurs d'armées étrangères et des correspondants de magazines étrangers qui, entre autres, à Dybbøl a suivi de près le travail de l'armée, commentant fréquemment ce côté de la question en termes très élogieux.

Et ce n'était pas seulement l'extérieur du soldat, mais aussi son intérieur qui suscitait l'admiration sans partage de ces observateurs.

1) Le chapeau de campagne a remplacé le chakot introduit en 1854, qui n'était porté que par le 18th Infantry Regiment pendant toute la campagne.

2) cependant partiellement en Norvège et en Suède.

3) aussi longtemps qu'aucune cape ou couverture enroulée ne devait être portée sur le soi-disant « épineux intermédiaire » que nous venons de mentionner.

4) La sangle de transport de la cape en elle-même permettait de porter la cape "une bandoulière" sur l'épaule sous une forme enroulée - lorsque les épines n'étaient pas appliquées.

5) Par curiosité, on peut affirmer que les soldats prussiens n'avaient pas de bouteille de campagne et en ont beaucoup souffert et ont dû continuer pendant la guerre de 1866 avant que ce support de rationnement ne soit introduit en 1867.

De même, que les soldats autrichiens n'avaient pas de bottes, mais portaient des chaussures !